—C'est pourquoi je craignais que vous ne vinssiez pour elle, pour cette petite... c'est pourquoi je vous conjurais de ne pas la nommer, pourquoi je vous disais, en vous ouvrant ma bourse : Puisez... et vous le dis encore.

—Merci, Madame... si Suzanne quitte Mme Battant, elle se suffira.

—Et ce fils qui est mort, ce Max... Ah ! je crois qu'il eût mieux aimé perdre Jo ! jeta-t-elle avec égarement.

—Madame !

—Vous ne pouvez savoir, vous ne pouvez soupçonner les plaies que cache notre richesse... et si j'en savais le pourquoi !... mais, depuis si longtemps que je le cherche, je n'ai pu m'arrêter à rien, tant j'ai supposé des choses...

Elle marchait, le visage en feu, avec des gestes si désordonnés que je croyais, à chaque minute, qu'allaient être brisées toutes les merveilles du petit salon.

Soudain, elle écouta. Je n'avais rien entendu.

—C'est lui ! fit-elle.

Et, sans un mot, elle sortit en courant.

Peu après, M. Monti-Ville entrait. M'apercevant, il s'avança vivement, marmottant avec une agitation que rien ne semblait justifier :

—Qu'y a-t-il?... qu'y a-t-il ?

J'expliquai que j'étais venue simplement pour lui éviter la peine de passer une troisième fois chez moi.

—Est-ce qu'on vous a vue ? demanda-t-il avec contrariété.

—J'ai eu le plaisir d'être reçue par Mme Monti-Ville.

—Et... et... était-elle raisonnable ? fit-il inquiet.

—Mme Monti-Ville est une femme délicieuse ! marmottai-je, ne sachant trop que dire.

—Et... où est-elle ?

—Je ne sais.

—A-t-elle dit qu'elle sortait ?

—Oui... c'est possible.

—Sortir... les visites... sa toilette... ma femme ne pense qu'à cela !... fit-il méprisant.

Et aussitôt, penché vers moi, m'ayant pris les mains, très vite, comme dans la peur d'être interrompu :

—Y a-t-il longtemps que vous n'êtes allée... là-bas ?

Il ne disait pas où. Je supposai que c'était en Béarn, et répondis :

—Longtemps, oui, depuis la mort de la baronne.

Il ne s'étonna point que je l'eusse deviné.